

La jambe était notre autel

Laïa Jufresa

Number 71, Winter 2018

Les nouveaux romanciers mexicains

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/86955ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Jufresa, L. (2018). La jambe était notre autel. *L'Inconvénient*, (71), 19–21.

LA JAMBE ÉTAIT NOTRE AUTEL

Laïa Jufresa

Il y a deux ans, je me suis inscrite à une piscine. Le tarif pour y aller tôt le matin ou en après-midi étant beaucoup plus élevé, pendant des mois je me suis levée à dix heures quarante-cinq et, à onze heures, je me retrouvais à trois rues de la maison, la tête couverte d'un bonnet de plastique, des *goggles* sur les yeux. Après un plongeon, une grande quantité de chlore achevait de me réveiller : splash.

Il va de soi qu'au milieu de la matinée la grande majorité de l'humanité, ou sa partie productive, est occupée. Ainsi, pendant que des lois faisaient l'objet de discussions et que des conflits s'aggravaient, je m'immergeais ; à l'heure où les employés de bureau commençaient à penser au dîner, je battais des jambes ; les enfants absorbaient leur dose de dates historiques tandis que je respirais à toutes les une, deux, trois brasses. Pendant que les engrenages du monde huilaient le progrès d'on ne sait quelles ambitions, je nageais en cercle : splash, slurp, respiration ; et je n'étais pas la seule. Un tas de petites vieilles nageaient aussi avec moi.

Non seulement la compagnie du troisième âge s'avéra agréable, mais elle était aussi et surtout fortifiante pour mon ego. Mon crawl insipide me permettait d'aller deux fois et parfois même trois fois plus vite que mes compagnes ; comparativement aux leurs, mes membres charnus semblaient vigoureux.

Avant d'entrer dans l'eau, une des petites vieilles enlevait sa prothèse. Elle la laissait toujours dans le même coin, parallèlement à la piscine. C'était une jambe de couleur ocre, en plastique dur, qui s'écaillait au genou et dont la cheville était franchement décolorée. Quelque chose dans son positionnement ou dans le bref rituel qui précédait sa mise en place lui donnait l'allure d'une icône religieuse. Jusqu'à midi, les vieux, les éclopés et les chômeurs participaient au culte de

la natation et de la maladresse, pendant qu'un membre svelte, sur un retable de carreaux vénitiens, resplendissait comme malgré lui d'une aura spéciale et sereine. La jambe était notre autel.

Une femme obèse fréquentait aussi la piscine, quoique ce n'était pas de sa propre initiative. Dès que sa fille s'éloignait avec une revue en direction de la salle d'attente, elle s'assoit dans la petite échelle où elle balançait les pieds et trempait ses chairs en faisant la conversation ou, plus exactement, en prodiguant des conseils inopportuns à quiconque s'y soumettait ; à chaque temple son prédicateur. « La force doit venir d'ici », expliquait-elle aux autres qui n'étaient pas en mesure d'identifier, entre ses criées, l'endroit indiqué. Mais l'obèse savait sûrement de quoi elle parlait parce que, comme elle ne se lassait pas de nous le répéter, trente kilos auparavant elle avait été une nageuse professionnelle.

Parmi les vieilles, j'avais ma favorite. C'était la plus grisonnante et la seule qui nageait vraiment. Elle était d'une grande beauté et possédait les yeux les plus pâles que j'avais vus de ma vie. Non pas des yeux clairs, mais comme enveloppés : comme si quelqu'un avait déposé une minuscule pellicule blanche autour de ses pupilles. Nous nagions ensemble et nous reposions en même temps. Pendant les pauses, nous remontions nos lunettes et, tandis qu'elle me parlait de ses petits-enfants, je scrutais fixement, presque effrontément, le pourtour de ses yeux nébuleux. Cela ne semblait pas la déranger. Nous avions des conversations où elle parlait et moi j'acquiesçais, ses cataractes reflétant les engrenages de la partie sage de l'humanité, celle qui s'arrête, celle qui célèbre l'instant. Cette vieille dame était pour moi notre prophète.

Il y avait deux hommes à la piscine. Le premier était un étranger. J'ai toujours eu du mal à évaluer l'âge des Asiatiques,

mais celui-ci semblait assez âgé. Il possédait en tout cas un corps petit et compact, et affichait comme un air de guerrier résigné. Il nageait seul. À son allure et à son visage, on pouvait voir qu'à l'extérieur de l'eau aussi c'était un homme seul, passé la porte coulissante de notre temple. Ou peut-être pas, peut-être que l'attendait à la maison une femme avec un jus fraîchement pressé pour lequel il la remercierait en inclinant la tête. Nul ne le savait, car nous ne parlions jamais avec lui. Il s'exprimait sans doute en espagnol, oui, certainement, parce que quand il s'en allait tout habillé, le journal du jour dépassait de sous son aisselle. L'obèse l'appelait « le Chinois », mais la préposée qui était toujours de garde à la réception l'appelait « le monsieur ». Ce qui est sûr, c'est que ses mouvements de nage surpassaient n'importe lequel de nos barbotages même stylisés. Il me plaisait de m'accrocher au bord pour l'observer, sa lente fluidité me ramenait malgré moi à ces lointains après-midis où mon père avait commis pour la première fois l'erreur de vouloir pacifier ma puberté avec des cours de tai-chi. Nous le jalouions toutes en secret, le monsieur chinois, pour sa rigueur, et si notre petite communauté avait lancé quelque croisade, une rivalité avec un club voisin, par exemple, cet homme aurait été notre élu, notre représentant désigné. Mais à cette heure nous ne cherchions pas à compétitionner. Nos matinées étaient celles des chats qui se dorment au soleil.

À l'extérieur du bassin, officiant de l'autre côté de la jambe, se trouvait l'entraîneur. C'était un homme mince et souple qui jouait de la trompette. Quand j'arrivais à la piscine, les pires moments de sa journée étaient derrière lui. Cela se voyait parce que son tableau blanc était rempli d'annotations tracées avec des marqueurs de couleur et destinées aux élèves du matin, dont les enchaînements étaient autrement plus compliqués que mes dix longueurs de nage sur le dos et mes quatorze longueurs de crawl. J'ai suivi cette routine durant des mois, et c'est pourquoi je peux dire dans quelle mesure mon style et ma condition physique se sont améliorés.

L'entraîneur utilisait cette période de tranquillité, la nôtre, pour pratiquer ses doigtés et, dans ma mémoire, le son de la trompette est resté lié à l'odeur du chlore. Je me demandais souvent d'où cela lui venait, la trompette. Non pas l'instrument, naturellement, mais le hobby. Il courait aussi, je crois, car ses t-shirts soulignaient généralement l'anniversaire de quelque marathon. Mais son trait le plus particulier, c'était qu'il ignorait complètement l'obèse. Il ne lui assignait aucun exercice et ne la corrigeait pas. Il ne lui parlait pas ni ne la regardait, et jamais il ne lui demanda de se déplacer, bien qu'elle accaparât la petite échelle et que les autres se vissent ainsi forcés d'entrer et de sortir par la zone peu profonde. L'aisance avec laquelle ils s'ignoraient réciproquement suggérait qu'un long passé les unissait. L'obèse insistait pour distribuer ses propres conseils, toujours contraires à ceux de l'entraîneur ;

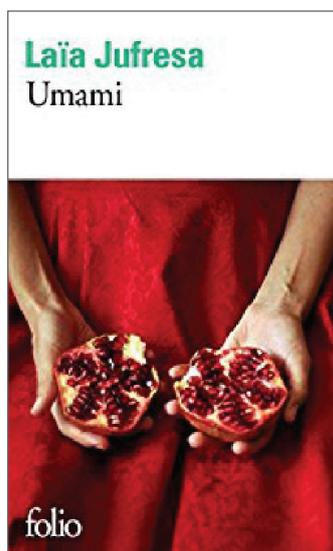
mais pour lui, c'était comme si elle n'était pas là et, donc, comme si elle n'émettait aucun son. En revanche, l'entraîneur saluait la fille de l'obèse et lui disait au revoir chaque matin avec amabilité, bises et accolades. Cette intrigue fut l'un des bonheurs les plus précieux que m'apporta la piscine, même si, comme toute expérience, elle était destinée à prendre fin.

Un matin, une nouvelle femme apparut à la piscine, avec ses souliers à la main. Pieds nus et d'un pas décidé, elle se dirigea vers l'entraîneur. Depuis la réception, la préposée la regardait les bras croisés. Quand j'étais venue y chercher des renseignements, celle-ci m'avait obligée à observer le bassin de l'extérieur parce que *pas de souliers autour de la piscine*, comme l'expliquait en toutes lettres l'écriteau fixé sur la porte coulissante. Je m'accrochai à l'un des bords pour observer la femme. Elle était jeune et svelte, et cela me causa aussitôt une inquiétude. Il était clair que, si elle s'inscrivait, je serais dépouillée en deux secondes de mon titre de femme la plus jeune. Cependant, quand je l'entendis bavarder avec l'entraîneur, lequel continuait d'actionner les pistons de sa trompette derrière son dos – je ne sais si c'était par nervosité ou parce qu'il ne voulait pas perdre une minute de son temps de pratique –, je l'entendis dire qu'elle ne savait pas nager. Je me détendis. Si elle ne savait pas nager, nous n'allions avoir aucun problème. Cela nous ferait aussi un peu de sang neuf. Peut-être que cette femme de mon âge serait quelqu'un avec qui je pourrais, par exemple, bavarder dans les vestiaires ou prendre un café après l'exercice. Je pourrais lui

transmettre mon *expertise* croissante du crawl et de la nage sur le dos sans qu'elle oublie tout en cinq minutes, comme cela se produisait avec les autres. À la demande de l'entraîneur, mes autres compagnes devaient avoir un abaque, sur le bord de la piscine, à côté de leur bouteille d'eau. Mais tous les jours, l'une ou l'autre oubliait de l'apporter ou de déplacer les billes à la fin de chaque longueur.

Je me souviens que, ce soir-là, j'avais pris la précaution de me raser afin de faire bonne impression le lendemain auprès de ma nouvelle camarade. Mais la jeune femme ne revint pas. Ni le matin suivant, ni ensuite. Je l'attendis toute la semaine en me disant que son abonnement commencerait au début du mois, car la préposée refusait de diviser les quinzaines. Le mois suivant arriva, mais pas la jeune femme. À cause de son absence, l'aura de la piscine s'assombrit à mes yeux. Si la piscine n'était pas suffisamment bonne pour elle, pourquoi le serait-elle pour moi ? En même temps, je reconnaissais que cette obsession comparative impliquant une parfaite inconnue était sans fondement et, surtout, qu'elle brouillait ma concentration, et par conséquent je pris la résolution de continuer à nager jusqu'à ce qu'elle s'en allât. Mais elle ne s'en alla pas et tout se mit alors à dégringoler.

Deux semaines plus tard, je croisai la préposée avec toutes les fiches éparpillées sur le comptoir et un ordinateur



flambant neuf devant elle. J'éprouvai un sentiment de dépit quand elle me dit qu'elle était en train de saisir des données. Les fiches en carton blanc étaient rectangulaires, avec de pâles lignes bleues remplies à la machine à écrire et des trous au poinçon pour chaque quinzaine payée, rien de plus. Sur la mienne, mon nom était mal orthographié, mais je ne l'avais jamais fait corriger parce qu'il me plaisait d'avoir un autre nom à la piscine, comme ceux que reçoivent les adeptes des ashrams et qui possèdent généralement quelque signification grandiose. Comme je l'anticipai, la préposée saisissait les données avec une sorte de fougue orthographique, et elle me dépouilla de mon identité secrète sans laquelle aller la piscine devenait un acte tortueux. Soudain, mon corps eut davantage besoin de dormir, et même si je ne manquai aucune journée, j'arrivais chaque jour un peu plus tard. L'entraîneur manifesta son mécontentement ; l'obèse était d'avis que j'avais besoin de repos.

Dans un effort pour retrouver mon enthousiasme, je m'achetai un nouveau maillot de bain. Le jour où je l'étrennai – une chose vert brillant, qui contrastait complètement avec mon ancien maillot noir – ma vieille dame préférée me regarda plonger et je nageai ensuite à sa rencontre. Mais quand je fus à ses côtés, elle me dit : « Salut ! Tu es nouvelle ? » Il n'y avait pas de raison de lui mentir et, comme elle aurait certainement reconnu ma voix, je lui confessai mon nom et me remis à nager. Mais ni la nage sur le dos ni le crawl ne purent chasser la désillusion : je n'étais pour la prophète rien de plus qu'une tache de couleur, par définition facilement remplaçable.

Le comble se produisit le jour où la directrice de la piscine, que je n'avais jamais vue auparavant, se présenta pour son inspection annuelle et décréta que la jambe ne pouvait demeurer là. À sa propriétaire, elle affirma que la jambe risquait de se faire mouiller, ce dont elle ne voulait pas être tenue responsable ; mais, en sortant ce jour-là, je l'entendis raconter à la préposée que la prothèse lui avait causé une « forte impression » et qu'elle donnait « mauvaise mine » au commerce. Satanée superstitieuse.

Désormais, quand sa propriétaire se mettait à l'eau, l'entraîneur rangeait la prothèse sur une étagère entre les planches à flotter. Là, solitaire et à l'horizontale, la jambe suscitait le même respect qu'un séquoia abattu. Mais je ne pus jamais m'habituer à cet ordre nouveau et mon amour pour la cérémonie s'étiola. Soudain, les vieilles me parurent énervantes, le Chinois prétentieux et l'entraîneur irresponsable. Un jour, je profitai d'une douleur à l'épaule pour sauter une semaine, et puis une autre, puis je ne suis plus jamais retournée à la piscine. Ma foi perdue s'étendit au quartier tout entier, qui finit par me causer un malaise insupportable, et je déménageai. Je trouvai ensuite un emploi et j'intégrai la partie productive de l'humanité : splash.

Avec mon salaire actuel, je pourrais me permettre les premières classes du matin, mais à cette heure-là les gens ne croient en rien. ■

Découvrez les auteurs de L'INCONVÉNIENT

